

PHILIPPE JACCOTTET : BEAUREGARD

Poète, Philippe Jaccottet est aussi traducteur et critique et ces trois activités sont souvent chez lui inséparables. Né en 1925 dans le canton de Vaud, il réside depuis 1953 à Grignan dans la Drôme. *Beauregard* est une invitation à nous promener, non comme des amateurs de sites ou de curiosités, mais en passants et en rêveurs, attentifs aux harmonies du ciel et de la terre, aux données du matin, ou du soir quand « le vert des prairies et des forêts devient comme de l'encre ou presque ».

Postface d'Adrien Pasquali

PHILIPPE JACCOTTET

PHILIPPE JACCOTTET

BEAUREGARD

MINI
ZOE 27

ISBN 2-88182-312-2



9 782881 823121

MINI ZOE

27

MINI
ZOE

Extrait:

Encore une chose vue par hasard, à la fin d'un voyage d'hiver – et au surplus une chose notée plus d'une fois déjà, interrogée déjà : à ce moment d'avant la nuit, de transition, où il y a du vert sombre (toujours chargé de sens à mes yeux), du rose et du jaune comme d'un feu – et dans le village (dont j'ai retrouvé plus tard le nom sur la carte : Beauregard), les premières lampes derrière les carreaux. Un relais entre le jour et la nuit. Mais à cela s'ajoutaient ici deux éléments particuliers : d'abord, une grande carrière creusée dans le flanc de la colline ; et c'était la carrière qui s'allumait, entaille monumentale ; ensuite, la situation même de ce village à l'entrée d'un défilé, dans une région où les collines, les montagnes s'élèvent de plus en plus haut les unes derrière les autres comme une succession de décors, la première chaîne étant souvent interrompue par ces

gorges étroites où l'on rêve immanquablement de s'engager. Encore une histoire de passage...

Village perdu, presque un hameau, inconnu (mais il s'agissait bien de Beaugard, dans la Drôme), insignifiant, du moins pour qui n'y vit pas : je ne m'y suis jamais arrêté. Quelques maisons seulement, mais habitées, puisqu'on a vu s'y allumer les premières lampes ; et on ne sait rien de ce qu'elles éclairent, mais on ne le devine que trop aisément : les visages fatigués ou mornes, les mains usées, les assiettes sur la table miroitante (on a vendu ou brûlé celle en bois), la vie tempérée d'aujourd'hui, un peu vide, à moins qu'elle ne dissimule une violence souterraine, qui explosera plutôt en désespoir qu'en éclats de joie. Toutefois, on allume les lampes et cela aide, tandis que le vert des prairies et des forêts devient comme de l'encre ou presque, s'imprègne de nuit ; et qu'à l'inverse, une dernière fois avant la nuit, flamboie l'entaille de la carrière, à croire qu'on aurait allumé là-bas un grand brasier rose qui semble sourdre de la terre elle-même – et c'est aussi comme un verre de lumière à boire, un verre de soleil couchant. (Ainsi deux mondes se lient-ils l'un à l'autre, se relaient-ils mutuellement.) Au-delà, les montagnes ont bâti un mur, et il y a une porte dans ce

mur. Le village garde la porte (l'a gardée, il y a longtemps). Plus personne ne passe là ; du moins, plus d'envahisseurs, de brigands, plus d'ours ni de loups par grand froid ; même plus de fantômes ? Mais c'est resté une porte qu'un enfant rêve encore d'ouvrir, de franchir, justement peut-être quand la nuit comme aujourd'hui tombe, et quand s'allume la carrière, le feu autour duquel il n'y a plus personne, et qui ne réchauffe un instant, de loin, que le voyageur.

Là s'allumait un feu, au milieu des choses encrées par la nuit imminente, à côté de ce seuil – comme pour le signaler au regard. C'était la lampe du gardien. Le rocher s'enflammait, s'était enflammé doucement (on voit aussi cela sur des visages – également dans la proximité de la nuit), quelqu'un faisait un feu qui ne semblait pas du tout dévorant, qui n'avait rien d'un fauve aux aguets, si beau cela soit-il aussi, c'était un feu posé contre le rocher comme une première floraison de pêcheurs en mars, cela n'allait durer qu'un instant, le temps pour le voyageur (en rêve) de s'approcher du seuil du défilé, de s'y engager ; alors, très vite, l'ombre et le froid l'envelopperaient et il serait amené à presser le pas, peut-être aurait-il peur de se perdre, à moins que le bruit d'une rivière en contrebas ne lui servît d'autre guide, plus invisible, plus fidèle. De l'autre côté du défilé, cependant, il n'y aurait rien, le jour

revenu, qui ne fût aussi en deçà – à peine plus de silence et de solitude : quelques fermes plus éparses et un peu plus haut sur des coteaux plus dénudés, à l'ombre d'un seul grand tilleul, dans de larges prairies ; et de nouveau, mais plus proche, plus escarpée, la pente de la montagne surplombée de rochers, le ciel lui-même comme en surplomb ; et, le cas échéant, quelqu'un dans un petit jardin potager ou sous un hangar qui vous saluerait distraitement ou, s'il vous parlait un instant, ne dirait aucune parole autre que celles entendues la veille ; de sorte qu'il semblerait peut-être n'avoir pas valu la peine de faire tant de pas ou d'avoir nourri un quelconque espoir...

Mais pourquoi, comment cet espoir était-il né ? On peut se demander, non seulement pourquoi on avait cédé à son invite une fois de plus, après autant de déceptions que d'entreprises ou de pas, mais comment l'invite même avait été possible, et ce que sa possibilité veut dire... S'apercevrait-on alors qu'y obéir n'était pas nécessaire, qu'entrer était superflu, que le passage s'était opéré en vous au moment où sa seule pensée s'était fait jour dans votre cœur, que le passage réel était en deçà du seuil, de ce côté-ci, c'était la lampe allumée contre la paroi de rocher et la porte dans la forêt ; que ce feu allumé par personne, apparu au regard de quelqu'un d'étranger à ce lieu et emporté par sa voiture tout à fait ailleurs et dans une tout autre histoire, était lui-même le pas-

sage, pas simplement un signe, un appel, une proposition – et même au contraire : une réponse, un don au-delà desquels il ne fallait rien chercher, parce que toute la substance du monde est en eux, le temps qu'on l'aperçoive – après quoi toute la cendre nocturne peut tomber sur vous, il faudra bien qu'elle se soit d'abord envolée de ce brasier silencieux.

Beauregard : c'était donc le nom de ce village, et il me revient aujourd'hui en l'écrivant que j'ai toujours aimé ce mot, que depuis l'enfance il a été pour moi comme une invite, un signe ; parce qu'il y avait un tel lieu-dit aux abords de ma petite ville natale, ce devait être une ferme ou un domaine sur la pente qui descend vers la Broye (je pourrais m'en informer, mais peu importe), je me souviens simplement de ce nom comme s'il avait eu une résonance plus riche que d'autres, et pas même, je crois, à cause de son sens implicite, simplement « comme ça », pour rien ; comme si, quand on disait « Beauregard » autour de moi dans la vaste maison toujours froide en hiver dès que l'on s'éloignait des hauts poêles de faïence dont certains prétendaient même tiédir deux pièces à la fois, quand on disait ce mot, on faisait tinter une cloche justement pour accéder à quelque lieu inconnu que je n'aurais sûrement pas trouvé si j'étais allé vraiment me promener près de cette ferme, de ce domaine. Oui, ce mot tintait comme un instrument de métal frappé par un mar-

teau – et dont le retentissement, maintenant que j'y songe après tant d'années, n'était pas sans analogie avec celui (qu'on imagine) d'un gong dans la cour d'un temple d'Asie, ou celui des sonnailles d'un troupeau qu'on entend avant de le voir, tels des œufs de fourmis sur un lointain versant de haute montagne – et le son clair se répand, vient à vous à travers la distance elle-même absolument claire, c'est l'air lui-même qui tinte et vibre, l'air tout à fait invisible des hauteurs qui semble s'ouvrir à son passage – tandis que les montagnes s'élèvent immobiles, à distance les unes des autres, comme des beffrois.

Beauregard... Je me souviens aussi maintenant, en poursuivant ma rêverie, d'un poème de Montale, *Tempi di Bellosguardo*, dont longtemps je me suis contenté d'aimer le titre à cause de ce même mot, alors que le poème lui-même est très beau (*O come nella corusca/ distesa che s'inarca verso i colli,/ il brusio della sera s'assottiglia...*); et il s'agit là d'un quartier de Florence, avec tout ce qui s'ébranle en moi à la moindre allusion à l'Italie (pays auquel je n'aurai jamais su rendre l'hommage que je lui dois depuis plus de trente ans que je m'y suis rendu pour la première, merveilleuse, lointaine fois) ; mais là, il s'agit plus précisément, plus étymologiquement d'une

« vue » que l'on a d'un lieu magiquement nommé ainsi sur un paysage, comme d'une galerie, d'un balcon où l'on se tient à la fin du jour, et vos yeux boivent silencieusement tout cela, le cœur s'étonne, la pensée s'éveille : on aura vu cela, mais qu'aura-t-on vu ? Et pourquoi ? Si bien qu'on se retourne vers la personne peut-être assise en retrait dans l'ombre et qui bientôt, disant qu'il fait un peu froid, va rentrer dans la chambre, à moins qu'elle ne soit encore penchée tout près de vous sur la balustrade de vieux fer : on voit alors ses yeux saturés de la lumière du monde sur lesquels rapidement les paupières se baissent pour ne plus laisser filtrer qu'un désir de tendresse ou de long sommeil. Se fermeraient-elles tout à fait que ce serait une nuit difficile à franchir. Ainsi continue-t-on d'errer, bien qu'on n'en ait plus guère le temps ni peut-être le droit, de source en source, comme une ombre falote en quête de vie, de plus en plus vacillante, déracinée, boiteuse, à l'image des papillons de nuit ; jusqu'à ce que se dresse sur son chemin le mur qu'aucune magie de parole n'aide plus à contourner ou à ouvrir.